L'Université de Lille III au Soudan : un demi siècle de fouilles, de coopération et de formation

L'Université de Lille III in Sudan: is archaeological research creating heritage ?

Coralie Gradel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/2911>

DOI : 10.4000/ema.2911

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 22 décembre 2009

Pagination : 381-400

ISBN : 2-905838-43-4

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Coralie Gradel, « L'Université de Lille III au Soudan : un demi siècle de fouilles, de coopération et de formation », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 5-6 | 2009, mis en ligne le 31 décembre 2010, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/2911> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.2911>

RÉSUMÉ / ABSTRACT

L'UNIVERSITÉ DE LILLE III AU SOUDAN : UNE ARCHÉOLOGIE CRÉATRICE DE PATRIMOINE ?

Cet article présente les activités de recherche archéologique de l'Université Lille III et ses implications en termes de coopération et de patrimoine au Soudan. À partir des années soixante, l'investissement au Soudan de l'Université de Lille III a d'importantes répercussions. C'est Jean Vercoutter qui, le premier, amène l'Institut d'égyptologie de l'Université à s'investir dans ce pays. Depuis, celui-ci mène différentes fouilles dans la région, en coopération à partir de 1990 avec l'unité CNRS qui lui est rattachée. Dès Jean Vercoutter, l'Université s'intéresse aux cultures locales. Ses successeurs développent une approche multidisciplinaire. Cet investissement a apporté des bénéfices conséquents en matière de connaissance du patrimoine historique soudanais, de coopération franco-soudanaise, de formation et de développement de la discipline.

L'UNIVERSITÉ DE LILLE III IN SUDAN: IS ARCHAEOLOGICAL RESEARCH CREATING HERITAGE ?

This article presents the archaeological research of the Université de Lille III and its implications in terms of cooperation and heritage-making in Sudan. Since the 1960's, this University has been involved in Sudanese archaeological research with important outcomes. Jean Vercoutter was the first to involve the University's *Institut d'Égyptologie* in this country. Since then, this Institut has excavated many sites in the region and is still working on several sites in cooperation with the CNRS unit which is attached to it since 1990. These researches always focused on local cultures but Vercoutter's successors developed a multidisciplinary approach. This investment has brought substantial benefits in terms of knowledge of the historical and archaeological heritage of Sudan, Sudanese-French cooperation, training and, development of the discipline.

L'UNIVERSITÉ DE LILLE III AU SOUDAN : UNE ARCHÉOLOGIE CRÉATRICE DE PATRIMOINE ?

Le Soudan est un lieu de confrontation permanente de cultures de différentes origines, dont nous n'avons encore aujourd'hui qu'une connaissance partielle. Ce pays, en partie désertique est le plus grand d'Afrique. Il est traversé par la vallée du Nil qui, depuis la plus haute Antiquité, est une des voies de prédilection vers l'Afrique centrale et les richesses qu'elle recèle. Lieu de rencontres entre de riches civilisations, le Soudan antique nous a légué un important patrimoine archéologique. Pourtant, pendant longtemps, il reste d'abord perçu comme un lieu exotique à la périphérie du monde connu.

Dès l'époque pharaonique, puis aux époques grecque et romaine, des missions officielles ou privées, qu'elles soient scientifiques, stratégiques, documentaires ou commerciales, y sont envoyées.

Les missions du XIX^e siècle qui ont mené des recherches sur le territoire soudanais conservent cet esprit aventurier. Il faut attendre la fin du XIX^e pour qu'elles deviennent plus scientifiques et archéologiques. L'approche a varié au cours du temps reflétant les évolutions des conceptions scientifiques du XIX^e et du XX^e et une prise de conscience plus universelle de l'existence de ce patrimoine et de l'importance de sa conservation. Réservée à quelques initiés, celle-ci devient peu à peu plus populaire mais d'abord occidentale. Ce n'est que ces trente dernières années, que se développe une prise de conscience locale de la nécessité de conservation de ce patrimoine, prise de conscience qui reste un des grands enjeux des décennies à venir.

L'Université de Lille est présente au Soudan depuis près d'un demi-siècle. Par une collaboration étroite avec le Service des antiquités du Soudan¹ et une

Note de l'éditeur : Les translittérations adoptées par l'auteur suivent le système de translittérations de l'IFAO.

1. Actuel NCAM, *National Corporation of Antiquities and Museums*.

participation active au développement de cette discipline en France et dans le monde, elle a contribué à la prise de conscience de l'existence d'un patrimoine archéologique au Soudan et a ainsi permis une meilleure connaissance de l'histoire de ce pays. Après un bref historique des premières expéditions qui ont redécouvert le pays, nous verrons comment l'Université de Lille III a contribué à la patrimonialisation des antiquités soudanaises. Comment est-on passé de la recherche quasi-exclusive du legs égyptien à un intérêt croissant pour les cultures locales ? Comment une recherche européenne sur l'histoire du Soudan a-t-elle pu contribuer à en faire un patrimoine mondial, puis soudanais ? Enfin, comment l'Université de Lille III a-t-elle participé au processus d'appropriation de leur patrimoine par les Soudanais ?

LES OCCIDENTAUX À LA REDÉCOUVERTE D'UN PAYS MÉCONNU : DES VOYAGEURS À L'AMORCE D'UNE RECHERCHE SCIENTIFIQUE

La prise de conscience de l'existence d'un patrimoine soudanais est d'abord européenne. Ce lent processus a débuté avec l'exploration du Soudan par les occidentaux pendant la colonisation.

En effet, jusqu'au XIX^e siècle, le Soudan n'est connu en Europe que par des écrits anciens. Ceux des auteurs classiques grecs et romains – Hérodote, Diodore, Strabon, Dion Cassius et Pline – sont suivis par ceux des écrivains chrétiens, dont Jean d'Ephèse, qui relate la christianisation du Soudan au VI^e siècle ap. J.C.² Viennent enfin, suite à la conversion du pays à l'Islam, ceux des voyageurs, historiens et géographes arabes, comme le diplomate égyptien Ibn Selim el-Aswani qui nous livre un récit détaillé de son voyage à travers la région de Dongola à la fin du X^e siècle.³

Ce n'est qu'à la fin de l'époque moderne que des voyageurs et des scientifiques repartent à la découverte de la moyenne vallée du Nil. En 1772, James Bruce, diplomate anglais, identifie l'antique Méroé. Peu après, les troupes napoléoniennes, accompagnées de savants de toutes disciplines, parcourent l'Égypte mais ne se rendent pas plus au sud que Philae (Nubie égyptienne), qu'elles atteignent en 1799. Le XIX^e siècle voit alors se succéder plusieurs voyageurs européens, qui mènent les premières expéditions et établissent les premiers documents relatifs au Soudan. Parmi eux, le Suisse J. L. Burckhardt

2. *Ecclesiastical History*, trans-Payne-Smith, Londres, 1860.

3. Plusieurs passages d'Ibn Selim sont traduits dans Burckhart J. L., 1819, *Travels in Nubia*, Londres, p. 493-521, et cités dans Trimingham J. S., 1949, *Islam in the Sudan*, Londres.

parcourt le pays jusqu'à la troisième cataracte pour le compte de l'*African Society* de Londres. Ses récits de voyages *Travels in Nubia* sont publiés en 1819. Cet ouvrage constitue le premier témoignage relatif aux monuments situés au sud de Philae. À la même époque, deux Français, L. M. A. Linant de Bellefonds envoyé par le collectionneur anglais W. Bankes, et F. Caillaud, explorent le Soudan. Ce dernier, minéralogiste nantais, effectue deux missions au Soudan et se rend jusqu'au sud du royaume Fung.⁴ À son retour, il publie ses récits de voyages dans quatre volumes, parus entre 1826 et 1827 : *Voyages à Méroé, au fleuve Blanc au-delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah et dans cinq autres oasis dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*. Il y présente systématiquement tous les sites qu'il a traversés et accompagne régulièrement ses descriptions de plans et de croquis. Il publie enfin la première carte précise de la Nubie. Ces volumes constituent une source d'information irremplaçable, car ils mentionnent et illustrent de nombreux sites aujourd'hui disparus. Une expédition prussienne dirigée par K. R. Lepsius entre 1842 et 1845 complète la documentation établie par F. Caillaud. Elle enregistre presque tous les monuments encore visibles jusqu'à Sennar.

La révolte du Mahdî (1881-1898)⁵ met fin à toutes les expéditions scientifiques au Soudan. Il faut attendre l'avènement du protectorat anglo-égyptien pour que les recherches reprennent, essentiellement menées par des Britanniques et des Américains. J. Garstang œuvre dans ville royale de Méroé, tandis que Fl. L. Griffith travaille à Méroé avec J. Garstang, puis seul à Faras, Sanam, Abu Dom et Kawa (fig. 1). Enfin, à la demande de G. Maspero, G.A. Reisner effectue des fouilles de sauvetage sur le site du premier barrage d'Assouan, lors du rehaussement de 1908-1910. Il se consacre ensuite à l'étude des principaux grands sites du Soudan : Kerma, Gebel Barkal, el-Kurru, Nuri, et les pyramides de Méroé.

Ces explorations ont permis une redécouverte du territoire soudanais et de ses richesses historiques, premières étapes vers la prise de conscience de l'existence d'un patrimoine archéologique. Les premières fouilles menées sur

4. Le royaume Fung, dont l'origine est très controversée, émerge dans l'histoire du Soudan au début du XVI^e siècle, soit deux siècles après la chute des royaumes chrétiens de Nubie. Son territoire organisé autour de la capitale Sennar s'étend jusqu'à Dongola dans un premier temps puis sur le Kordofan. Le royaume connaît une période de troubles intérieurs à partir de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Et c'est sans grande difficulté que l'armée turque d'Ismaïl Pacha conquiert Sennar et annexe le pays en 1821 (Crawford O. G. S., 1951, *The Fung Kingdom of Sennar*, Londres).

5. Voir l'article d'Iris Seri-Hersch dans ce volume.

1. Carte des sites étudiés par l'Université de Lille III au Soudan (Coralie Gradel).

les principaux sites soudanais ont par ailleurs amorcé les recherches archéologiques dans ce pays, recherches qui n'ont cessé de se développer depuis. Cela correspond à un changement dans les pratiques de l'archéologie en général qui ne se consacre plus uniquement à la recherche de beaux objets destinés aux musées mais à celle des traces matérielles permettant de comprendre les civilisations passées. On glisse ainsi de la recherche d'un patrimoine uniquement matériel à celle d'un patrimoine davantage culturel.

JEAN VERCOUTTER, LA CAMPAGNE DE NUBIE ET LA NAISSANCE DE L'ARCHÉOLOGIE SOUDANAISE À LILLE

C'est l'administration britannique (1898-1956) qui décide la première de développer la gestion du patrimoine archéologique soudanais. La tâche est d'abord confiée à la Direction de l'éducation et gérée par le directeur lui-même ou par l'un des ses collaborateurs. Puis, en 1939, est créé un poste propre, celui de *Commissioner for Archaeology*. A. J. Arkell est le premier à assurer cette fonction. L'administration britannique met également en place la première législation sur les antiquités en 1905, qui constitue une base de la législation actuelle.

À l'indépendance les autorités soudanaises qui héritent de cette structure en confient la direction à un Français, Jean Vercoutter, dernier *Commissioner for Archaeology* étranger, qui va mener la transition vers la création d'un service soudanais. Il va participer au développement de l'étude des cultures locales, formant les futurs spécialistes de l'Université de Lille III, nouveaux relais français de la promotion du patrimoine archéologique soudanais.

Ce dernier n'est pas un nouveau venu sur le terrain soudanais. Après F. Caillaud, aucune mission française n'était retournée au Soudan avant J. Vercoutter, qui y entame les premières recherches. Dès 1953, il fouille une ville fortifiée du Moyen Empire à Kor, en Basse Nubie (Bouhen sud, près de Wadi Halfa), puis travaille en 1954 sur le site prestigieux de l'île de Saï, située entre les 2^e et 3^e Cataractes.

En 1955, le projet de construction du Haut barrage d'Assouan, porté par le nouveau dirigeant égyptien Nasser, mobilise toute son attention. Il se concentre sur la partie du territoire soudanais qui sera bientôt noyée, réalise une prospection avec une couverture photographique aérienne systématique et recense près de 300 sites qui risquent de disparaître. Il publie les premiers résultats en 1960.⁶ Face à la concrétisation du projet, il lance un appel au

6. Vercoutter J., Adams W. Y., *nd.*, *Why Excavate in Sudanese Nubia ? An appeal of the Sudan Antiquities Service.*

Service des antiquités soudanaises et à la communauté internationale⁷ et consacre désormais son énergie à la mise en route de la campagne de l'Unesco qui grâce à cette mobilisation prend en compte le Soudan. En 1961, il est nommé professeur à l'Université de Lille, engageant celle-ci dans la campagne de sauvetage des monuments de Nubie et l'amenant à s'intéresser au terrain soudanais. L'Université de Lille III arrive donc sur le terrain du Soudan derrière un français qui se bat au premier plan pour la sauvegarde de son patrimoine.

Cette tradition de travail de terrain n'est pas nouvelle à Lille, même si elle était jusqu'alors consacrée à l'Égypte. L'Institut d'égyptologie de l'Université (IPEL)⁸ avait été fondé en 1902, à la demande de P. Jouguet (1869-1949), papyrologue spécialiste de l'époque gréco-romaine. L'objectif consistait à faire participer plus activement la France et l'Université de Lille à la recherche de papyri grecs, recherche alors très en vogue dans la vallée du Nil, et à recevoir le produit des fouilles archéologiques menées en Égypte. En 1954, à l'initiative de Jean Vercoutter, une unité du CNRS (ERA 327) est associée à l'Institut. Il s'agit d'un centre de recherches archéologiques travaillant principalement sur le Soudan et la Nubie.

La nomination de J. Vercoutter en 1961 redonne vie à l'Institut et développe l'investissement au Soudan. Il y enseigne la langue égyptienne, l'histoire ainsi que l'archéologie et fonde le CRIPEL (*Cahier de recherches de l'Institut d'égyptologie et de papyrologie de Lille*). Il reprend la tradition lilloise d'activité de terrain et lance un grand programme de fouilles au Soudan. L'urgence est à la sauvegarde des monuments de Nubie. Après une campagne d'investigation des petits temples du Nouvel Empire, il décide de concentrer les recherches sur deux sites de Basse Nubie : Aksha et Mirgissa (fig. 1), qui seront les premiers noyés lors de la nouvelle montée des eaux.

Il débute à Aksha, située à une trentaine de kilomètres au nord de Wadi Halfa, près de la frontière égyptienne. En raison de l'urgence et pour augmenter les moyens d'action, les Français s'associent à la mission de l'Université de Buenos Aires, dirigée par Arthur Rosenvasser qui a également répondu à l'appel de l'UNESCO. L'urgence de la préservation du patrimoine incite à la collaboration internationale, que se perpétue depuis dans les fouilles réalisées depuis. Trois campagnes sont menées du 10 janvier 1961 au 31 janvier 1963. Avec la précédente prospection du Service des antiquités du Soudan, elles permettent de découvrir une dizaine de sites préhistoriques, six cimetières des groupes A et C, un habitat du groupe C, une petite ville pharaonique avec son temple à Ramses II, et enfin trois cimetières d'époque méroïtique et du groupe X.

7. Vercoutter J., « Sudan Archaeology Endangered, an SOS ? », non publié.

8. Institut de papyrologie et d'égyptologie de Lille.

2. Temple de Ramses II d'Aksha (mur ouest de la cour péristyle), Sudan National Museum, Khartoum (Coralie Gradel).

Par manque de temps, tout ne peut malheureusement pas être fouillé. Le temple de Ramses II consacré au culte de l'effigie du souverain figure parmi les structures étudiées. Inséré dans une enceinte, il a été partiellement réoccupé et transformé en basilique chrétienne aux VIII-IX^e siècles ap. J.C.⁹ Le temple initial est en très mauvais état de conservation et seul le mur ouest de la cour péristyle peut être transporté à Khartoum, où il est reconstruit dans les jardins du Musée (fig. 2).

Les cimetières du groupe C ne sont que partiellement publiés dans les rapports préliminaires.¹⁰ Sur les trois cimetières d'époque méroïtique¹¹ et du groupe X¹², seul le cimetière méroïtique AM est publié.¹³ Il comprend 97 tombes composées de fosses rectangulaires à fond plat, donnant accès à une cavité souterraine sur-creusée, où le défunt reposait dans un cercueil de

9. Contenson H. (de) 1966, *Aksha I. La basilique-chrétienne*, Paris, CNRS.

10. Vercoutter J., 1962, « Preliminary Report on the Excavations at Aksha by the Franco-Argentine Archaeological Expedition, 1961 », *Kush* 10, p. 109-117 ; Vercoutter J., 1963, « Excavations at Aksha, September 1961-January 1962 », *Kush* 11, p. 131-140.

11. IV^e siècle av. J.C.-IV^e siècle ap. J.C.

12. Postméroïtique de Basse Nubie, milieu IV^e siècle-milieu du V^e siècle ap. J.C. (cf. chronologie en Annexe).

13. Vila A., 1967, *Aksha II. Le cimetière méroïtique d'Aksha*, Paris.

bois, sur le dos, la tête à l'ouest, accompagné de quelques objets. La pauvreté du matériel funéraire associé et le type de structures montrent que ces tombes sont celles d'une petite communauté paysanne aux ressources limitées.

En 1964, la fouille est interrompue par la montée des eaux qui immerge toute la région. Wadi Halfa est recouverte par les eaux. J. Vercoutter décide alors de porter ses efforts et ceux de l'Université sur le site de Mirgissa, l'antique *Iken*, qui fait face aux rapides de la 2^e Cataracte. Plusieurs campagnes se déroulent de 1962 à 1969.¹⁴ La fouille y est encore possible en raison de l'altitude élevée de toute une partie du site. Durant ces sept campagnes, Mirgissa est peu à peu envahie par la montée des eaux du lac Nasser. Par manque de temps, la fouille ne peut se dérouler selon un plan méthodique, secteur par secteur, puisqu'il faut parer au plus pressé. Elle permet d'identifier une forteresse haute du Moyen Empire, une ville fortifiée, une ville ouverte et plusieurs nécropoles de populations égyptiennes et/ou locales (un cimetière Kerma¹⁵, un de la Deuxième Période Intermédiaire et un daté de la Basse Époque).

La forteresse, construite sur le bord du plateau granitique qui domine le Nil, servait de comptoir commercial sous le règne de Sesostris I^{er}. Elle est protégée par une enceinte double à redans et à tours d'angle, renforcée par un talus et un fossé. Elle ne peut être totalement dégagée. Les fouilles se concentrent donc sur les éléments intérieurs de l'enceinte septentrionale, sur l'enceinte basse et sur le niveau supérieur des angles nord-ouest et sud-est de la forteresse haute. Les aménagements intérieurs sont assez mal conservés, mais ils témoignent d'un habitat dense. Un petit temple à Hathor, maîtresse d'Iken, est fouillé. Il comprend encore une partie de son mobilier cultuel. Une armurerie est également dégagée ; elle contient plus de 300 armes dont des pointes de piques et de javelots. Seules les têtes des armes sont conservées, mais elles sont complètes, comme en témoigne les négatifs des manches en bois retrouvés dans le sol.¹⁶ L'emploi de silex blond, une pierre d'origine égyptienne, pour réaliser plusieurs de ces armes, indique qu'en s'installant les Égyptiens ont apporté avec eux toute une partie de leur matériel.

Quant à la ville fortifiée, elle est constituée de vastes habitations avec cours et jardins. L'organisation, plus lâche que dans la forteresse, témoigne d'une implantation progressive. Plus à l'est dans la plaine se situe une ville ouverte. À proximité, une glissière composée de poutres recouvertes d'argile

14. Vercoutter J., 1970, *Mirgissa I*, Paris ; *Ibid.*, 1975, *Mirgissa II. Les nécropoles*, Paris.

15. Royaume qui s'est développé autour de la ville de Kerma entre 2500 et 1500 av. J.-C., probablement les pays de Iam et de Kouch des anciens égyptiens.

16. Geus, F., 2004, « Jean Vercoutter: pionnier de l'archéologie française au Soudan ». *Il y a cinquante ans face à l'immersion de la Nubie*, Khartoum, p. 16.

permettait aux bateaux de passer cette zone de la 2^e Cataracte en période de basses eaux. Les aménagements réalisés et le matériel employé dans les habitats et les nécropoles égyptiennes montrent que même en Nubie, les Égyptiens ont continué à utiliser leurs propres pratiques. En témoigne, l'emploi dans la nécropole de la XIII^e dynastie de masques en toile stuquée et peinte, posés sur les momies des défunts, et de sarcophages à l'iconographie égyptienne.¹⁷

En tant qu'égyptologue, Vercoutter s'intéresse donc d'abord aux infrastructures égyptiennes en Nubie, mais sa connaissance du monde méditerranéen¹⁸ et de ses relations avec l'Afrique centrale l'incite de plus en plus à montrer l'importance des cultures locales. À l'image de Vercoutter, la campagne de Nubie au Soudan s'est principalement intéressée à la sauvegarde des monu-

3. Tumuli Kerma, île de Saï (Coralie Gradel).

17. Gratien B., Le Saout F., éds, 1994, *Nubie. Les cultures antiques du Soudan, à travers les explorations et fouilles françaises et franco-soudanaises. Exposition organisée à la Fondation Prouvost, Marcq en Baroeul, du 16 septembre au 27 novembre 1994*, Lille, p. 138.

18. Il a soutenu en 1953, une thèse d'État consacrée aux relations entre l'Égypte pharaonique et le monde égéen préhellénique, qui lui a fait prendre conscience de l'importance du contrôle de la Nubie et des routes vers l'Afrique dans la politique orientale et méditerranéenne de l'Égypte.

ments égyptiens, mais elle a également entraîné la fouille de nombreux vestiges de cultures locales. Même si peu de publications ont été réalisées et si de nombreuses données demeurent inaccessibles, cette campagne a amorcé un tournant majeur dans la connaissance du patrimoine historique proprement soudanais.

En 1969, la fin de la campagne de Nubie marque la reprise des fouilles à Saï, que J. Vercoutter dirige jusqu'en 1981, où il développe cette nouvelle direction. Certes, il consacre les missions à la fouille du secteur sud de la ville pharaonique.¹⁹ Il y met au jour des bâtiments égyptiens organisés selon un plan orthogonal, et un temple très ruiné de la XVIII^e dynastie où sont dégagés d'impressionnants dépôts de fondation.²⁰ Cependant, s'il fouille les nécropoles du Nouvel Empire, il explore également les cimetières Kerma²¹, dont une vaste zone comprenant des milliers de tombes. Certains tumuli, composés de galets blancs et délimités par un anneau de pierres noires, peuvent y atteindre 40 mètres de diamètre (fig. 3). Enfin, il fait des sondages dans les cimetières d'époque méroïtique et du groupe X. Il prouve ainsi que ce site n'est pas seulement une implantation égyptienne datant du Nouvel Empire, mais aussi un centre important de populations locales.

Parallèlement, la Section française de recherches archéologiques (actuelle SFDAS)²² est fondée en 1967, à l'initiative de J. Vercoutter. Conformément à l'accord de coopération de 1969, cet institut est intégré au Service des antiquités du Soudan. Il est chargé de coopérer avec la Direction des antiquités soudanaises dans ses activités de terrain (fouilles et prospections), et d'en assurer la publication. Il y joue également un rôle de conseil dans des domaines tels que l'archéologie de terrain (fouilles préventives et fouilles programmées), la muséographie, la conservation du patrimoine et l'élaboration des rapports et publications. Il permet ainsi le développement d'une collaboration entre chercheurs des deux pays et entretient des rapports privilégiés avec plusieurs

19. Vercoutter J., 1970, « Nouvelles fouilles de Saï (Soudan nilotique) », *BSFE* 58, p. 19-31 ; *Ibid.*, 1972, « L'île de Saï. Exploration archéologique au Soudan nilotique », *Archéologia* 50 (Septembre 1972), p. 62-70 ; *Ibid.*, 1973, « La XVIII^e dynastie à Saï et en Haute-Nubie », *CRIPEL* 1, p. 7-38 ; *Ibid.*, 1974a, « Saï 1972-1973 », *CRIPEL* 2, p. 11-26 ; *Ibid.*, 1974b, « État des recherches à Saï », *BSFE* 70-71, p. 28-36 ; *Ibid.*, 1979, « La tombe méroïtique SA. S.2 T.1 de Saï », *CRIPEL* 5, p. 210-236.

20. Thill F., 1997, « Les premiers dépôts de fondation de Saï », *CRIPEL* 17/2, p. 105-117.

21. Gratien B., 1986, *Saï I: La nécropole Kerma*, Paris.

22. Section française auprès de la Direction des antiquités du Soudan. La SFDAS est l'un des 27 Instituts français de recherches à l'étranger (IFRE) financés par le Ministère des Affaires étrangères (<http://www.sfdas.com>; http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/actions/france_830/recherche-sciences_1029/reseau-instituts-recherche_11968/sfdas_24091.html).

institutions françaises, ainsi l'Institut français d'archéologie orientale ou l'Université Charles de Gaulle-Lille III.

La campagne de Nubie en mobilisant le plus grand nombre a marqué un renouveau dans l'archéologie soudanaise ; elle a permis une grande avancée dans la connaissance du patrimoine du pays bien qu'une grande partie des fouilles reste encore malheureusement non publiée. Elle a également permis une internationalisation des études nubiennes en développant la recherche et l'enseignement de cette discipline dans de nombreux pays jusque-là non investis dans la sauvegarde du patrimoine soudanais. Les fouilles de Mirgissa et de Saï ont également induit la formation au terrain soudanais d'une nouvelle génération de chercheurs et l'émergence de spécialistes français des cultures nubiennes, parmi lesquels Francis Geus et Brigitte Gratien. Enfin, la création du Musée national du Soudan, pour conserver et montrer les monuments déplacés et une partie des vestiges découverts, témoigne également de son impact sur la prise de conscience au Soudan de l'existence d'un patrimoine historique à mettre en valeur.

DÉVELOPPEMENT, ÉLARGISSEMENT ET COOPÉRATIONS DANS LE CHAMP DES ÉTUDES NUBIENNES

L'arrivée de Francis Geus et de Brigitte Gratien à la tête des missions de Saï et de Gism el-Arba marque un nouveau tournant dans la mise au jour du patrimoine archéologique et historique soudanais. Cette fois, l'étude des cultures locales devient l'axe prioritaire des recherches. Ces recherches vont définitivement contribuer à la prise de conscience que la Nubie soudanaise possède une histoire culturelle propre qui ne se résume pas à ses relations avec le voisin égyptien. La coopération renforcée entre Lille III et le Service des antiquités soudanais et l'élargissement géographique des recherches en dehors de la vallée du Nil contribuent à faire de l'archéologie soudanaise l'un des éléments du patrimoine culturel soudanais.

Francis Geus, maître de conférence à l'Université, reprend la direction de la fouille de Saï en 1993 sous le patronage de l'Université et du CNRS²³, qui

23. L'ERA 327 du CNRS fondée en 1954 par Jean Vercoutter devient, dans les années 60, l'URA 9 du CRA de Valbonne. En remplacement de celle-ci, Dominique Valbelle crée à Lille une jeune équipe CNRS, 03 4927, en 1984, qui est transformée en URA, 1275, en 1988, avec l'intitulé : « Habitat et sociétés urbaines en Égypte et au Soudan ». Suivant les transformations demandées par les organismes de tutelle, CNRS et Université de Lille III, cette équipe de recherche devint l'ESA 8027 en 1998, puis l'Unité mixte de recherche 8027 en 2002. En 2006, elle fusionne avec l'UMR 8162 HALMA pour devenir l'UMR 8164 HALMA-IPEL.

lui est désormais associé. Il s'y ajoute la SFDAS, dont il est le directeur à partir de 2000. Frappé par la maladie, il doit quitter le terrain après une dernière mission en 2004 et décède en janvier 2006.

Durant ces onze années, il privilégie une approche globale et pluridisciplinaire du site et ouvre de nouveaux axes de recherches, associant la géomorphologie, l'étude de l'environnement naturel, l'anthropologie, la préhistoire et l'archéologie historique. Il internationalise les recherches en établissant des coopérations avec des Missions belges, italiennes, et américaines.²⁴ Des prospections sont menées sur l'île, permettant d'identifier des sites datant du paléolithique à la période ottomane.²⁵ De nombreux sites préhistoriques sont identifiés et en partie fouillés, parmi lesquels deux habitats du paléolithique supérieur, un important gisement du paléolithique moyen, et une vaste zone d'habitats incluant des secteurs néolithiques. Des greniers pré-Kerma, un nouveau cimetière Kerma et deux nouvelles nécropoles méroïtiques sont également identifiés et fouillés. Les fouilles de la forteresse ottomane qui recouvre la ville pharaonique et celles des cimetières du groupe X sont poursuivies. Toutes les phases des cultures nubienues du paléolithique à nos jours sont bien représentées. Saï apparaît donc comme un concentré de l'histoire du Soudan.

Après le décès de Francis Geus, l'Université décide de poursuivre ses recherches. Après un temps de réorganisation, les fouilles reprennent en 2006 sous la direction de Didier Devauchelle, professeur d'égyptologie. Celles de la

24. Eléna Garcea, Dipartimento di Filologia e Storia Università di Cassino, Timothy Schilling, Department of Anthropology Washington University in St. Louis, Philip Van Peer, Prehistoric Archaeology Unit, Physical and Regional Geography Research Group and Department of Archaeology, University of Leuven, Elisabeth Hildebrand, Department of Anthropology Stony Brook University, New-York.

25. Alexander J., 1997, Qalat Sai, the most southerly Ottoman Fortress in Africa, Sudan Nubia, *The Sudan Archaeological Research Society Bulletin*, n° 1, p. 16-20.

Geus F., 1978, « Fouilles à Saï », in: *Études nubienues, Colloque de Chantilly*, p. 97-105; *Ibid.*, 1994a, « Saï méroïtique » dans *Hommages Leclant 2*, p. 141-150, *Ibid.*, 1994b « L'île de Saï à travers l'histoire du Soudan », dans *La Nubie. L'archéologie au Soudan*, p. 22-27; *Ibid.*, 1995a, « Archaeology and History of Saï Island », *SARS-News* 8, June 1995, p. 27-34; *Ibid.*, 1995b, « Saï, 1993-1995 », *ANM* 7, 1995, 79-98; *Ibid.*, 1998, « Saï 1996-1997 », *ANM* 8, 1998, p. 85-126; *Ibid.*, 2002a, « Pre-Kerma Storage Pits on Sai Island », in: *Proceedings of the Ninth International Conference of Nubian Studies, Boston, August 20-26, 1998*, Boston, 2002; *Ibid.*, 2002b, « Saï 1998-1999 », *ANM* 9, p. 95-117.

Van Peer P., 2002, « Site 8-B-11 (Saï Island), a new Middle/Early Upper Pleistocene site with relevance to the origin of modern human behaviour », Presented to the *Ninth International Conference on Nubian Studies*, Rome.

ville pharaonique sont relancées. L'Université s'attaque cette fois au côté nord, où seuls quelques sondages avaient été réalisés.²⁶

Parallèlement à Saï, Brigitte Gratien, directrice de recherches au CNRS, ouvre de nouvelles fouilles sous le patronage de l'Université et du CNRS.²⁷ Son étude de la nécropole Kerma de Saï avait permis d'établir une chronologie de la période. À partir de 1994, elle dirige la fouille du site de Gism el-Arba.²⁸

Ce site est localisé à proximité du village moderne de Kadruka, à environ 30 km au sud de Kerma (fig. 1). Cette zone située entre Dongola et Kerma constitue un vaste bassin fertile qui, comme le montrent les prospections, a connu une occupation ininterrompue depuis l'Antiquité. À l'époque Kerma, la région est occupée de manière continue, les habitats étant répartis en hameaux. Gism el-Arba fait donc partie d'une chaîne de vestiges Kerma. Une intervention s'imposait d'urgence. En effet, les structures conservées sont cernées par les zones cultivées. La partie centrale du *kom* de vestiges est attaquée par les *sebbakhin*. Le but de la fouille est de montrer les contrastes avec la capitale et de comprendre l'organisation d'un village de l'arrière-pays Kerma.

La fouille du site démontre une grande diversité dans les structures mises au jour : villages agricoles, campements et centre de stockage. Elle permet de montrer qu'il est occupé de la fin du pré-Kerma au Kerma récent. Deux habitats distincts sont identifiés. L'habitat 1 est occupé depuis la fin du pré-Kerma. Au départ constitué de huttes circulaires en matériau léger, il se transforme progressivement. Il est composé au Kerma moyen de structures rectangulaires en briques crues à une ou deux pièces. À partir du Kerma classique, le village agricole s'agrandit et comprend de vastes maisons avec plusieurs pièces organisées autour d'une cour. L'architecture est alors comparable à celle des grands ensembles de la capitale Kerma.²⁹ Mais au Kerma récent, les habitations sont de nouveau de petite taille et ne rassemblent plus qu'une ou deux pièces.

L'habitat 2 présente une organisation très différente. Il s'agit vraisemblablement d'un centre de stockage³⁰, dont les vestiges étudiés remontent pour les plus anciens au début du II^e millénaire av. J.C. Les plus anciens sont constitués de greniers-fosses circulaires, puis de greniers quadrangulaires avec des soubassements en pierre. À partir de 1750/1700 av. J.C., le centre de stockage se développe.

26. Azim M., 1975, « Quatre campagnes de fouilles sur la forteresse de Saï, 1970-1973. 1^{ère} partie: l'installation pharaonique », *CRIPEL* 3, p. 91-125.

27. UMR 8164 CNRS-Université de Lille III.

28. Gratien B., 1997, « Gism el-Arba, un habitat Kerma. Les niveaux tardifs », *CRIPEL* 17/2 ; *Ibid.*, 1998-2002, « Gism el-Arba. Campagne 1997-1998 », *Kush* 18, *Ibid.*, 2007, « Royaumes du Soudan lointain », dans *Pharaons noirs, sur la piste des quarante jours. Musée royal de Mariemont*, Mariemont, p. 29-38.

29. Bonnet C., éd., 1990, *Kerma, Royaume de Nubie*, Genève, p. 32.

30. Gratien B., Marchi S., et al., 2003, « Gism el-Arba, habitat 2. Rapport préliminaire sur un centre de stockage Kerma au bord du Nil », *CRIPEL* 23, p. 29-43.

Organisé autour de grands bâtiments particulièrement soignés en briques crues, il comprend plusieurs dizaines de greniers ou magasins, et des lieux de stockage en terre et en bois, de tailles variables et construits sur des piles de pierres.

Ce type de constructions est inconnu dans la vallée du Nil, mais fréquent en Afrique. La découverte de plusieurs sceaux et empreintes Kerma et égyptiens indique que cet établissement était un centre de stockage installé au bord d'un ancien bras du Nil. Il a été détruit par plusieurs incendies autour de 1500 av. J.C., ce qui correspond à l'époque de la conquête de Kerma par l'Égypte. La simplicité de l'habitat 1 au Kerma récent témoigne peut-être également d'une période d'insécurité consécutive à cette conquête.

L'architecture particulière des greniers de cet établissement est un témoin supplémentaire des contacts avec l'Afrique et pose une nouvelle fois la question des liaisons entre la vallée du Nil (Kerma/Kouch) et l'Afrique subsaharienne. En accord avec les autorités soudanaises et le NCAM, qui souhaitent développer les recherches hors vallée du Nil, la mission de Gism el Arma et l'Université de Lille III-CNRS mettent donc en place un projet de prospection de l'Ouest soudanais, plus particulièrement du Nord Kordofan.³¹ L'objectif est une meilleure connaissance des régions non nilotiques du pays, jusque là peu explorées. Ce projet est donc appelé à constituer un maillon de l'élargissement des recherches vers le Sud et vers l'Ouest, qui correspond à un mouvement général du Service des antiquités soudanaises, qui aspire à une meilleure intégration de l'ensemble du Soudan dans les recherches.

La première prospection se déroule en 2002. Les recherches et les fouilles se poursuivent jusqu'en 2005. Le projet initial est de prospecter le Wadi el-Melik, une possible voie d'accès vers le Gebel Marra, qui aurait pu être utilisée aux époques Kerma, napatéenne et méroïtique. Toutefois, en raison de la longueur du wadi et des troubles actuels que connaît la région du Darfour, la mission française³² choisit de se concentrer, sur deux zones tests dans le Nord Kordofan – Zankor et Abou Sofyan – connues pour leurs vestiges archéologiques.

31. Sur le développement des fouilles hors de la vallée du Nil, voir l'article de J.-G. Leturcq dans ce volume.

32. Gratien B., *et al.*, sous presse, « Prospections archéologiques dans la région de Zankor », dans C. Rilly, (éd.), *Actes du Congrès des études méroïtiques*, Paris ; Gratien B., *et al.*, 2008, « Prospection dans le Kordofan occidental, autour de Zankor et d'Abou Sofyan, 2002-2005 », *Between the cataracts : proceedings of the 11th international conference for nubian studies, Warsaw, 27 August-2 October 2006* ; Gratien B., 2007, « Royaumes du Soudan lointain », dans *Pharaons noirs, sur la piste des quarante jours. Musée royal de Mariemont*, Mariemont, p. 29-38.

Zankor (fig. 1) est situé dans la partie méridionale du Wadi el-Melik, au nord de la ville moderne de Foga. Vu les structures conservées, cet endroit semble avoir constitué un centre urbain important. Le site a été sondé par A. E. D. Penn³³ en 1924, puis signalé par J. A. Arkell³⁴ comme ruines méroïtiques. Abou Sofyan est situé à l'ouest du Wadi el-Melik, à plus de 250 km vers le nord, au-delà de la ville d'Hamrat el-Scheikh. D. Newbold et J. A. Arkell, signalent la présence d'une « pyramide méroïtique en briques ».³⁵ W. B. K. Shaw, revisitant le site quelques années plus tard, corrige la description en « un tumulus méroïtique ». Les prospections et les fouilles menées par l'Université de Lille III permettent d'identifier à Zankor des sites du paléolithique moyen et du mésolithique, quelques sites néolithiques épars, ainsi que des sites datés du début de notre ère grâce à des analyses C14. Des sites paléolithiques moyens sont identifiés à Abou Soufyan.

La fouille du fameux tumulus isolé d'Abou Soufyan, considéré jusqu'alors comme méroïtique, révèle qu'il est en fait au centre d'un cimetière composé de tumuli plus petits et plats. Un habitat est repéré à proximité. La datation par C14 de la céramique de ces deux types de structures donne une période d'occupation similaire à celle de Zankor, c'est-à-dire au tournant de notre ère. Sur les deux sites, les occupations postérieures sont encore mal connues, mais la région semble se développer à nouveau autour des XIII^e – XIV^e siècles. En raison des troubles politiques qui touchent cette zone actuellement, les recherches ont, pour l'instant, dû être interrompues. La fouille de Zankor et de sa région constitue un premier regard prometteur vers l'Afrique non-nilotique. Les premières populations identifiées ne semblent pas être en contact avec la vallée du Nil. Nous sommes donc certainement en contact avec un nouveau pan du patrimoine culturel soudanais, davantage africain, jusqu'ici encore largement méconnu. Ce nouveau champ de recherches est probablement amené à se développer une fois la stabilité de ces régions mieux assurée.

La recherche archéologique lilloise n'a pas seulement contribué à développer une connaissance scientifique du patrimoine historique soudanais. En poursuivant et en renforçant les coopérations initiées lors du sauvetage des monuments de Nubie, elle participe à sa diffusion et à son rayonnement dans le monde et au Soudan. La coopération avec le NCAM, notamment dans la formation des archéologues soudanais, constitue une part importante de l'appropriation par le Soudan de son patrimoine historique.

À nouveau, les fouilles dirigées par Francis Geus et Brigitte Gratien, menées en collaboration avec la NCAM, ont permis la formation de chercheurs spé-

33. Penn A. E. D., 1931, « The Ruins of Zankor », *SNR* 14/2, p. 197-184.

34. Arkell, A. J., 1955, *A History of the Sudan*, Londres, p. 175.

35. Arkell, *Ibid.* ; Newbold, D., 1924, « A desert odyssey of a thousand miles », *SNR* VII, p. 43-83 ; Shaw, W. B. K., 1936, « The ruins at Abu Sofyan », *SNR* XIX, p. 324-326.

cialisés sur le Soudan. La politique consistant à emmener des étudiants sur les chantiers, amorcée par J. Vercoutter, a été poursuivie. Régulièrement, des étudiants participent aux fouilles de Saï, Gism el-Arba ou Zankor.

Historiquement, l'Université Charles-de Gaulle-Lille III, le laboratoire CNRS qui lui est attaché et la SFDAS sont des partenaires privilégiés. Cette coopération s'est encore développée ces dernières années, avec la nomination à la direction de la SFDAS de Francis Geus (2000-2004), puis de Vincent Rondot (depuis 2004), tous deux membres de l'Institut ou de l'Unité CNRS. Elle se traduit sur le terrain par une assistance de la SFDAS auprès des missions de l'Université de Lille, mais également par la prise en charge à Khartoum de ses étudiants lillois. En effet, depuis 2003, des bourses de courts séjours financées par l'Université et/ou par la SFDAS leur sont attribuées. Cela leur permet d'étudier du matériel archéologique conservé au Musée national du Soudan à Khartoum, où ils sont accueillis par la SFDAS et la NCAM. Il existe aussi des bourses de longues durées (2 et 3 ans). Mises en place par le Ministère des affaires étrangères dans le cadre de la SFDAS, elles ont d'abord financé des étudiants de DEA, puis, à partir de 2004, des doctorants (Bourses BAR).³⁶ Ces étudiants, tout en menant à bien leurs recherches personnelles, peuvent participer aux travaux de terrain de la SFDAS et de la NCAM. Cela a été par exemple le cas pour les fouilles de sauvetage sur les sites de réinstallation des populations déplacées par la construction du barrage de la 4^e Cataracte (*Merowe Dam Project*), menées par la NCAM en collaboration avec la SFDAS.

Une politique d'accueil des étudiants et des chercheurs soudanais est également mise en place à Lille. L'Université reçoit en effet chaque année des étudiants soudanais membres de la NCAM et inscrits en master ou en doctorat à l'Université de Lille III. Envoyés par le SCAC³⁷ et la SFDAS, ils bénéficient de bourses EGIDE.³⁸ L'Université a également accueilli à plusieurs reprises des chercheurs soudanais lors de missions de recherches en France (pour des recherches bibliographiques ou la rédaction de leurs travaux dont certains sont publiés dans le CRIPEL). Cette politique s'inscrit dans un processus initié avec l'indépendance du Soudan, de formation d'une véritable recherche historique soudanaise.

En parallèle à leurs missions sur le terrain et à leurs travaux de recherches, l'Université et l'Unité CNRS qui lui est rattachée développent des coopérations internationales. Elles participent à l'organisation de journées d'études et de colloques de la spécialité. (VIII^e Conférence internationale des études nubiennes)³⁹

36. Bourse d'aide à la recherche.

37. Service de coopération et d'action culturelle, Ambassade de France à Khartoum.

38. Centre français pour l'accueil et les échanges internationaux.

39. Actes de la VIII^e Conférence internationale des études nubiennes, Lille, 11-17 septembre 1994, CRIPEL 17/1-3, Lille, 1997.

en 1994, IV^e Conférence internationale sur l'archéologie de la 4^e Cataracte⁴⁰ en 2007). L'Université est ainsi devenue un centre de recherche international sur les études nubiennes et soudanaises qui participe au rayonnement mondial de cette histoire.

L'Université concourt également à la vulgarisation de l'histoire soudanaise auprès du grand public français. Elle organise plusieurs expositions qui présentent le matériel issu des fouilles de Jean Vercoutter à Aksha, Mirgissa et Saï, matériel confié en dépôt à l'Université par le Service des antiquités du Soudan.

En 1994 se déroule ainsi l'exposition « Les cultures antiques du Soudan » à la Fondation Prouvost de Marcq en Baroeul (Nord).⁴¹ En 1998, l'exposition « Tombes du Nil, trésors funéraires de Nubie » se tient au château de Flers à Villeneuve d'Ascq (Nord). La place tenue par les objets égyptiens est importante car les trois sites comprennent à la fois des vestiges des civilisations locales et de l'occupation pharaonique.

Des pièces de la collection de l'IPEL sont aussi régulièrement prêtées à d'autres musées lors d'expositions comme « Pharaons noirs, sur la piste des quarante jours » qui s'est tenue du 9 mars au 2 septembre 2007 au Musée royal de Mariemont en Belgique.⁴²

Ce matériel s'ajoute à celui rassemblé par Jouguet, mais l'essentiel de la collection provient de la Nubie soudanaise. Aujourd'hui, la collection de papyrus et d'objets archéologiques de l'IPEL, qui représente un fond d'environ 2500 objets archéologiques et papyrus, a été transférée au Musée des Beaux-arts de Lille afin d'assurer une conservation optimale de ce patrimoine et de pouvoir par la suite la présenter à nouveau au public.

CONCLUSION

Le métier de l'archéologue n'est pas à proprement parlé de constituer et de gérer un patrimoine. L'archéologue se contente de chercher les traces matérielles qui lui permettront de reconstituer une connaissance du passé. Mais en faisant son métier, l'archéologue peut être considéré comme découvreur d'un

40. Actes de la IV^e Conférence internationale sur l'archéologie de la 4^e Cataracte du Nil, Lille, 22-23 juin 2007, *CRIPEL* sup. 7, Lille, 2008.

41. Gratien B., Le Saout F., eds, 1994, *Nubie. Les cultures antiques du Soudan, à travers les explorations et fouilles françaises et franco-soudanaises. Exposition organisée à la Fondation Prouvost, Marcq en Baroeul, du 16 septembre au 27 novembre 1994*, Lille.

42. Bruwier M.-C., ss dir., 2007, *Pharaons noirs, sur la piste des quarante jours. Musée royal de Mariemont, 9 mars au 2 septembre 2007*, Mariemont.

patrimoine – au sens de legs du passé qui peut être constructeur d'une identité présente – patrimoine à la conservation duquel il est naturellement attaché. L'investissement de l'Université de Lille III au Soudan a commencé avec la campagne de sauvetage des monuments de Nubie, pour la sauvegarde de vestiges égyptiens déjà considérés par le grand public comme un patrimoine mondial, et en partie situé sur le sol soudanais, mais également comme l'ultime occasion pour les archéologues de mieux connaître l'histoire de la Basse Nubie.

Ces recherches ont participé à la prise de conscience mondiale et soudanaise de l'existence d'anciennes cultures locales, qui constituent un patrimoine soudanais à préserver. En développant une approche pluridisciplinaire et des collaborations internationales, l'Université a enrichi cette discipline naissante. En mettant l'accent sur les cultures locales sans oublier les infrastructures égyptiennes, elle a permis par ailleurs de mieux appréhender les liens entre ces deux cultures et ces deux pays, et mis en valeur l'importance des cultures nubiennes et soudanaises. Depuis un demi-siècle, la coopération avec le Service des antiquités du Soudan (NCAM) et la SFDAS n'a cessé de s'enrichir, tant sur le terrain que dans la formation de nouveaux spécialistes français et soudanais. L'Université a ainsi permis de mieux connaître et de faire connaître cette région. Elle a enfin contribué à mieux faire connaître du grand public le Soudan et son histoire. En cela, elle a contribué à permettre au Soudan et au reste du monde de s'approprier ce passé comme un patrimoine historique porteur de richesses culturelles. Celui-ci reste cependant incomplètement connu. Des zones géographiques importantes sont encore à explorer. En se tournant vers le Kordofan, l'Université a examiné de nouvelles pistes et cherché à mieux appréhender les liens avec l'Afrique centrale. De nouveaux investissements dans le Sud et les régions périphériques de la vallée du Nil permettraient de poursuivre cet objectif.